

Sur une note de Raymond Roussel  
dans les  
« Nouvelles Impressions d'Afrique »

PAR

**Jean-Claude DINGUIRARD**

*A la mémoire de J. Ferry, dont les travaux  
nous ont permis de lire les NIA, car*

« Combien mettraient de jours, sans aide, à  
[voir le sel

Dont sont sursaturés un mot, une anecdote !

Pour que le perroquet distinctement radote,

Faut-il pas qu'un de nous lui coupe le filet ? »

Il n'est peut-être pas inutile de le préciser : tout ce qui va suivre doit être tenu pour chimérique. Car il est bien entendu que les NIA constituent un texte étranger au « procédé » (*Comment*, p. 25), à tout « procédé » même, puisqu'il faut les mettre, quant à la limpidité du texte, sur le même plan que *La Vue* ou *La Doublure* (ibid.)...

Rêvons donc que nous ne croyons pas Roussel. Si la seule innovation des NIA consiste dans ses perpétuelles digressions, qui ne se refusera à admettre que le texte dût en être d'une langue aussi hérissée ? Qui voudra suivre Roussel lorsqu'il affirme qu'il lui fallut sept ans pour en composer les 1276 abominables alexandrins (rythme de production qui n'arrive pas à quatre vers par semaine) ?

### INTRODUCTION

Il n'est guère courant qu'un texte en vers comporte des notes infrapaginales. Dans ses œuvres en prose, Roussel n'y recourt qu'avec une extrême discrétion : *Locus Solus* note que *den Rytter*

signifie « le Reître » en Scandinavie (p. 46), que *Khóng-dék-lèn* est l'équivalent siamois de « joujou » (p. 80), qu'en belge le *componium* est une « machine à composer » (p. 263), et que *The Blue-Bells of Scotland* signifie « les campanules d'Ecosse » (p. 265). Ce sont là termes étrangers, exotiques parfois, et il faut savoir gré à Roussel d'avoir épargné au lecteur une quête infructueuse dans les dictionnaires usuels. Dans les *Impressions*, pas de note du tout : le lecteur n'a qu'à chercher tout seul ce qu'est une *duite* ou un *ensoupleau*, si les brèves indications de Roussel ne lui suffisent pas. Bref, rien que de très normal pour un lecteur de Bescherelle, chez qui on trouve à l'égard des notes et apostilles des aménités de ce genre :

« NOTA, Remarque, note que l'on met à la marge d'un écrit, d'un livre, pour obliger à faire attention aux choses qu'on croit importantes.

« NOTE, L'usage des notes, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient (...) de la maladresse des auteurs qui se trouvent embarrassés pour interposer, dans leurs ouvrages, des observations qu'ils croient intéressantes (...) Les anciens, qui écrivaient mieux que nous, n'ajoutaient point de notes à leur texte. »

Si nous constatons en outre que les notes infra-paginales des NIA sont elles-mêmes en vers; et que, comme le remarque J. Ferry, elles ont dû primitivement faire partie du texte lui-même, puisque leurs rimes les y enchâssent formellement <sup>(1)</sup> (*Une étude*, p. 135 s.), notre perplexité s'accroît encore : qu'est-ce qui a bien pu amener Roussel à juger nécessaire leur disjonction du texte ? Nous voulons bien croire qu'en plusieurs occasions, les digressions que représentent les notes auraient contraint Roussel à ouvrir un nombre de parenthèses qu'il juge trop élevé (mais pourquoi ne pas dépasser le chiffre de cinq ? <sup>(2)</sup>). Cependant, il est bien des cas où l'insertion des notes, entre parenthèses, dans le texte, n'aurait soulevé aucun problème <sup>(8)</sup>. Alors, une fois encore : pourquoi ?

#### ANALYSE

La première note du Chant II (v. 30, p. 23) est remarquable par la justification qu'en donne Roussel :

(1) A une exception près : la note du v. 105, Chant I (p. 15).

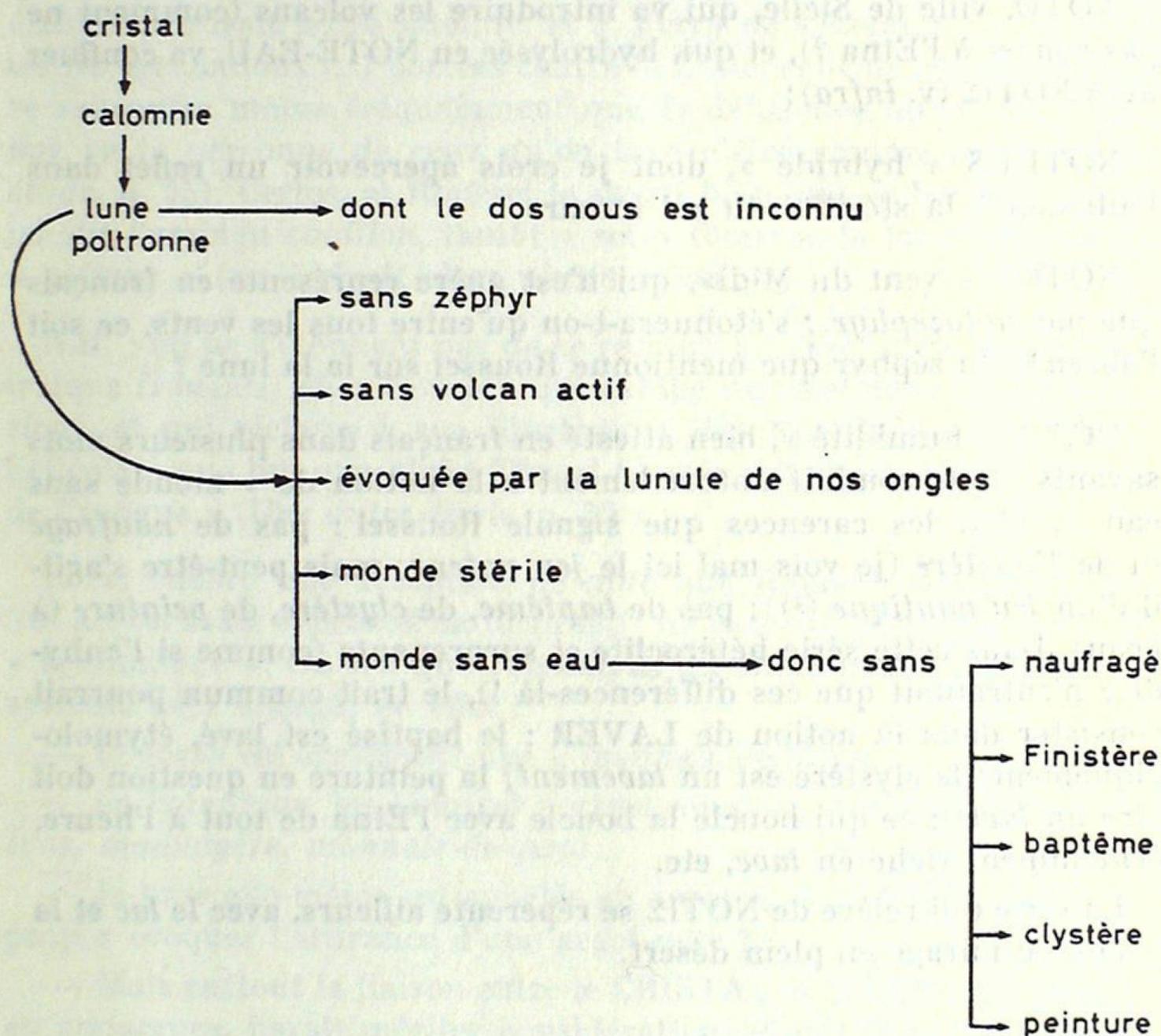
(2) En fait, un habile jeu de tirets permet à Roussel, en plusieurs occasions, de ne pas ouvrir de parenthèse.

(3) Ainsi, Chant I : v. 104 (p. 15), 105 (*ibid.*), 120 (p. 17); Chant II : v. 30 (p. 23), 598 (p. 57).

« Tel l'intermède ami qui coupe un récital,  
Une note distrait, donne un peu d'insomnie ».

J. Ferry (*Une étude*, p. 54) semble penser que Roussel explique ainsi au lecteur la raison de ses apostilles. Il faudrait en ce cas que le Chant II fût, chronologiquement, le premier morceau des NIA à avoir été composé (ce qui est d'ailleurs possible) : car le lecteur, au cours du Chant I, a déjà eu l'occasion, à cinq reprises, de se familiariser avec l'existence des notes. Par ailleurs, J. Ferry le remarque (*ibid.*), le mot *note* en ce contexte musical reste assez ambigu : « Pourquoi, désirant introduire une *note en bas de page*, Roussel nous aiguille-t-il d'abord vers les *notes de musique* ? »

Cette ambiguïté fera toute notre hypothèse de travail sur la sixième note des NIA. Analysons schématiquement son texte, la flèche indiquant la suite de l'idée que poursuit Roussel :



Ces enchaînements bizarres, ces bonds de la pensée, si l'on considère qu'il s'agit d'une simple variation sémantique sur NOTE,

deviennent éminemment logiques — de la logique du *Logicus Solus*, il va sans dire. Et pourquoi refuserions-nous de les considérer ainsi ? Roussel lui-même nous y invite dans la plus extraordinaire de toutes les notes des NIA : au Chant I, v. 104 (p. 15), on sait que l'alexandrin est réduit à quatre syllabes, *Le jeune auteur*; ses deux tiers restant sont reportés en note : *la gloire a l'horreur du teint frais*. Avouons qu'il est bien difficile de ne pas entendre *Le jeu noteur* dans l'appel de note. Jouons donc.

Que dénote /NOT/, lorsqu'on explore les dictionnaires français ? Quantité de signifiés sont évidemment possibles : la « note » infra-paginale et la « note » de musique (*crystalline*, ici, bien sûr), sur l'association desquelles Roussel vient d'attirer aimablement notre attention; mais aussi la *note* « mauvaise réputation », dont on conçoit la nécessité pour amener le thème de la calomnie. Et encore :

NOTO, ville de Sicile, qui va introduire les volcans (comment ne pas songer à l'Etna ?), et qui, hydrolysée en NOTE-EAU, va confluer avec NOTIS (v. *infra*);

NOTHUS « hybride », dont je crois apercevoir un reflet dans l'allusion à la stérilité du sol lunaire;

NOTOS « vent du Midi », qui n'est guère représenté en français que par *notozéphyr* : s'étonnera-t-on qu'entre tous les vents, ce soit l'absence du zéphyr que mentionne Roussel sur la lune ?

NOTIS « humidité », bien attesté en français dans plusieurs mots savants, nous conduit naturellement à la notion de « monde sans eau », d'où les carences que signale Roussel : pas de *naufagé* ni de *Finistère* (je vois mal ici le *jeu noteur*; mais peut-être s'agit-il d'un *jeu nautique* (4)); pas de *baptême*, de *clystère*, de *peinture* (à l'eau). Dans cette série hétéroclite et surprenante (comme si l'anhydrie n'entraînait que ces différences-là !), le trait commun pourrait consister dans la notion de LAYER : le baptisé est lavé, étymologiquement; le clystère est un *lavement*; la peinture en question doit être un *lavis* : ce qui boucle la boucle avec l'Etna de tout à l'heure, évidemment riche en *lave*, etc.

La série qui relève de NOTIS se répercute ailleurs, avec le *lac* et la *pêche* du mirage en plein désert.

(4) Le télescopage *naute/note* semble attesté ailleurs (p. ex. p. 17); quant à la substitution de morphèmes équivalents, Roussel nous dit l'avoir pratiquée au moins une fois, puisque *Antichambre ministériELLE* devint *Entiche ambre mine hystériQUE* (*Comment*, p. 22).

ΝΩΤΟΣ « dos », très bien représenté en français comme base de termes scientifiques, va constituer la liaison indispensable entre le thème de la CALOMNIE (lui-même lié au *mirage* « illusion sablée » mais aussi « action de regarder à contre-jour pour voir les défauts »), et la réputation de couardise de la lune.

Le « dos » va amener la notion de « poltron », mais aussi celle de « bossu ». Il n'est qu'à lire Bescherelle pour trouver, s.v. *Bossu*, l'anecdote sur le Maréchal de Luxembourg, que ses ennemis avaient surnommé « le petit bossu » : il s'en étonna, expliquant qu'ils ne l'avaient jamais vu de dos. Le même article signale comme il se doit que dans le patois des astronomes, le *bossu* est une phase de la lune... Cela suffit peut-être à la liaison, mais on peut remarquer ceci : d'une part, la lâcheté de la lune est mentionnée par Littré, quoique de façon un peu marginale (elle n'ose, en effet, se montrer que la nuit); surtout, Roussel semble parler d'une réputation bien établie qu'aurait notre satellite, et J. Ferry de s'étonner : « de toutes les accusations (...) portées contre la Lune, celle de couardise (...) se rencontre moins fréquemment que la déficience qu'on lui attribue en la personne de ceux qu'on taxe d'être comme elle » (*Une étude*, p. 55). Certes, et Roussel le savait bien, qui se borne à jouer ici sur l'ambigu *couillon*, tantôt « sot » (comme la lune), et tantôt « poltron » (on écrivait alors plutôt *coïon*).

*N.B.* : on ne s'étonnera pas de ce recours au grec (mais intégré au lexique français) chez Roussel, qui exhibe un *duel* dans les *Impressions*, et qui réclame à son illustrateur des NIA, hélas moins bon helléniste que lui, que *Mané Thecel Pharès* soit dessiné en « lettres de l'époque » (*Une autre étude*, p. 32 s.).

Il est encore une acception de *note* que Roussel-le-millionnaire (lui a-t-on assez reproché sa fortune !) ne pouvait laisser passer : la « somme due ». On n'a que l'embaras du choix pour l'intégrer au système déjà dégagé; en effet :

- le *bossu* est également une « monnaie de billon »;
- en botanique, les *lunaires* portent aussi les noms d'*herbe-aux-écus*, *monnayère*, *monnaie-du-pape*...
- la lune elle-même est appelée en argot *le gros écu* (faut-il à ce propos évoquer l'attraction d'une argot-note ?).
- Mais surtout la liaison entre le CRISTAL et la LUNE, si fragile en apparence, paraît mériter considération. Plutôt qu'à un rapport suggéré par les *cieux cristallins* du système de Ptolémée (rapport vague, mais séduisant à cause de l'Égypte), je songe ici à un terme d'alchimie : les *cristaux de lune* désignent « l'argent ».

Signalons pour terminer quelques rapports un peu plus lointains :

— *apoltronir* peut être mis en relation avec les *lunules* puisqu'en fauconnerie ce verbe signifie « couper les ongles ». De leur côté, *l'ongle*, la *mauvaise réputation* (ou *tache*) et la *lune* se rejoignent sans mal dans les *sélénotes*, ces petites taches blanches que présentent parfois les ongles.

— Diane-Phébé est certainement liée au *frisson* par le biais de *l'aura* (« frisson de tout le corps » et *Aura* « compagne de Diane »). L'allusion à la *dépêche* s'explique, notamment, par la lune sous un triple aspect : le *courrier/la courrière des nuits*; *timbré, timbromanie/lunatique*; et, si l'on songe à *dépêcher* « tuer », il ne faut pas écarter *a priori* Hécate-tombe.

— Le « vent » amène à « souffler » par ailleurs, et « souffler » à « pneumatique » : d'où encore la *dépêche*. De « souffler » aussi bien que de la « note de musique », on peut passer au *soupir*, qui conduit au « repos » (cf. *souffler un instant*; *soupirer*). Enfin, si ce n'est pas aller trop loin, la lune (*méné*) et la note de musique ont pu fusionner dans un *ménestrel* qui expliquerait pourquoi les volcans *jonglent*...

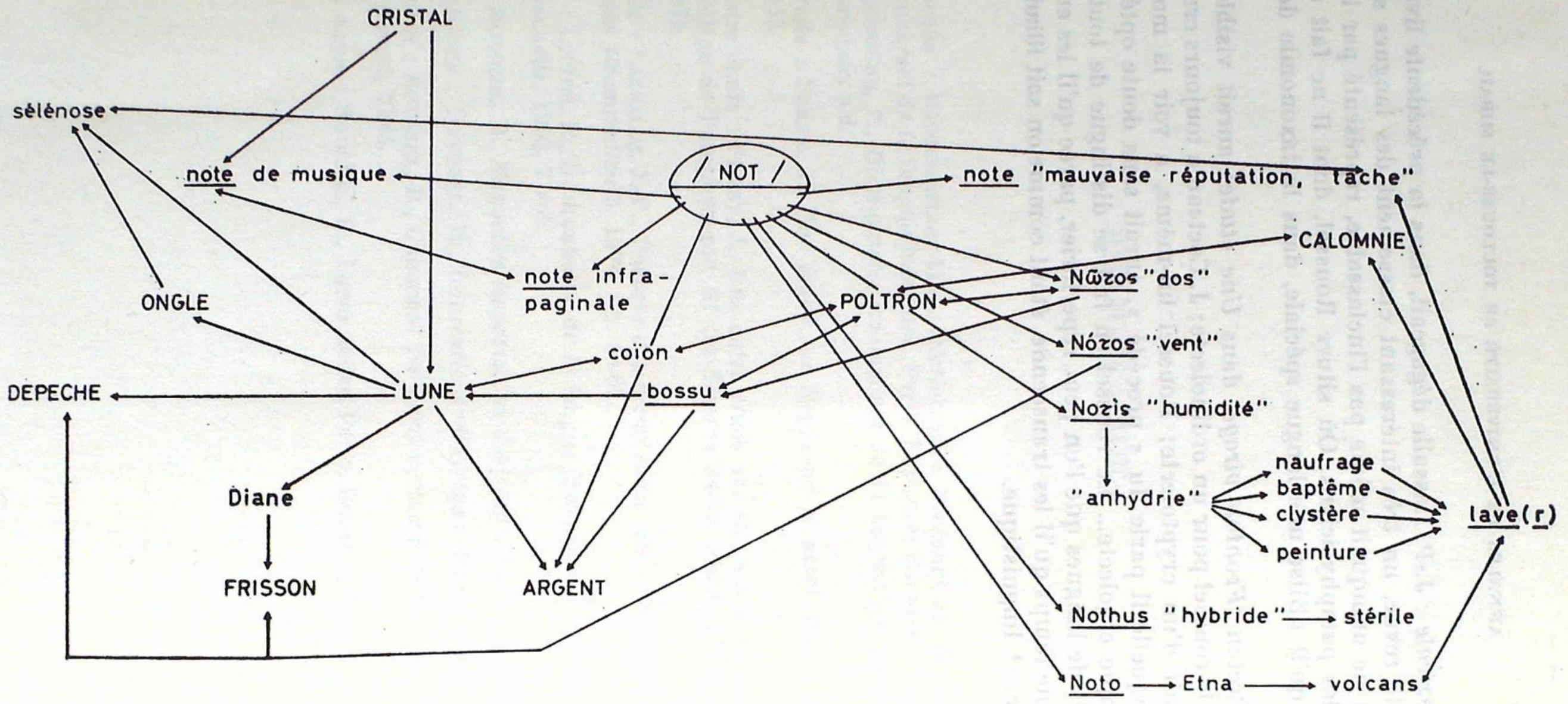
Pour les amateurs, nous avons figuré ces imbrications dans le tableau ci-après, guère plus difficile après tout qu'un schéma de transistor. Il montre notamment la cohérence totale de la « note à note » en ceci : son texte exploite la plupart, et rien que, des possibilités offertes par /NOT/; il ne comprend pas la moindre cheville, tout y étant significatif. Or, rappelons que c'est Roussel lui-même qui met le lecteur sur cette piste...

## PERSPECTIVES

Si cette étude n'était pas une simple bulle de savon, plusieurs perspectives s'offriraient, et notamment :

1. *Philologique* : la complexité linguistique autant que l'impeccable système de la « note des notes » aiderait à comprendre pourquoi Roussel fut si lent à composer les NIA.

2. *Sémantique* : du fait même de ses mystères, Roussel constituera dans l'avenir une pierre de touche infiniment précieuse pour le sémanticien. Une notion qui nous est personnellement fort utile, celle d'archisignifié, semble bien se dégager ici.



3. *lexicale* : J.-P. Lassalle dégageait, dans la précédente livraison de cette revue, un très intéressant classement des langues spéciales, où ne manquait même pas l'inclassable, représenté par le langage des pataphysiciens. Où situer Roussel, dont il ne fait aucun doute qu'il utilise une langue spéciale, dans la taxonomie de Lassalle ?

A. Breton (*Fronton virage*, dans *Une étude*) aurait visiblement donné le roussel pour un ordinolecte; J. Cocteau a toujours cru qu'il s'agissait d'un cryptolecte; Roussel lui-même, à voir la modestie avec laquelle il parle du « procédé », aurait sans doute opté pour un simple ergolecte... Le roussel en fait se distingue de toutes les variétés de langues que l'on peut répertorier, parce qu'il les englobe en même temps qu'il les transcende, étant comme on sait **illimitation** lexicale, et linguistique.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bescherelle : BESCHERELLE Aîné, *Dictionnaire National ou Dictionnaire Universel de la langue française*. Paris, Simon et Garnier, 1849, 2 vol.
- BOISSIÈRE, P., *Dictionnaire analogique de la langue française*. Paris, Larousse, s.d.
- Une étude* : FERRY, J., *Une étude sur Raymond Roussel*. Paris, Arcanes, 1953.
- Une autre étude* : FERRY, J., *Une autre étude sur Raymond Roussel*. S. l., Collège de Pataphysique, 91 (et *Bizarre* 34-35, Paris, 1964, pp. 106-157).
- Lassalle : LASSALLE, J.-P., *Théorie des vicariances dans les hermétolectes*, dans *Grammatica* 3, 1974, pp. 49-61.
- Littré : LITTRÉ, E., *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Gallimard-Hachette, 1958, 7 vol.
- NIA : ROUSSEL, R., *Nouvelles Impressions d'Afrique*. Paris, Pauvert, 1963.
- Impressions* : ROUSSEL, R., *Impressions d'Afrique*. Paris, Pauvert, 1963.
- Comment* : ROUSSEL, R., *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Paris, Pauvert, 1963.
- Locus Solus* : ROUSSEL, R., *Locus Solus*. Paris, Pauvert, 1965.